

CICÉRON

L'ÉLUS,
ou
DE L'AMITIÉ

TRADUCTION DE GALLON-LA-BASTIDE

LÉLIUS OU DIALOGUE SUR L'AMITIÉ,
ADRESSÉ À T. POMONIUS ATTICUS

I. Quintus Mucius Scévola l'augure avait coutume de raconter avec beaucoup de mémoire et d'agrément une infinité de choses de son beau-père C. Lélius, à qui, sans hésiter, il donnait toujours le nom de sage. Lorsque je pris la robe virile, mon père me mit sous la protection de Scévola d'une manière si spéciale, que, tant que je pouvais, et qu'il m'était permis, je ne quittais jamais les côtés de ce vieillard. Je gravais dans mon esprit ses raisonnements pleins de justesse, ses sentences courtes et ingénieuses, et je tâchais de m'enrichir de ses lumières et de sa sagesse. Après sa mort, je m'attachai à Scévola le pontife^{III}, que je ne crains pas de regarder comme un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de son siècle : mais j'en parlerai ailleurs ; je ne m'occupe ici que de l'augure. Je me souviens, entre autres choses, qu'assis un jour dans son *hémicycle*^{II} suivant sa coutume, au milieu d'un petit nombre d'amis avec lesquels je me trouvais chez lui, il vint à parler d'une nouvelle qui faisait alors le sujet de presque toutes les conversations. Vous n'avez pas oublié sans doute, Atticus, et vous devez vous en souvenir d'autant mieux que vous fréquentez beaucoup P. Sulpicius, vous n'avez pas oublié l'étonnement et les murmures du public, lorsque Sulpicius, alors tribun du peuple, déclara une haine mortelle au consul Q. Pompée, avec qui il avait été lié d'une amitié si étroite. Scévola, étant donc tombé sur ce sujet, nous rapporta ce que Lélius avait dit sur l'amitié devant lui et son autre gendre C. Fannius, fils de Marcus, peu de jours après la mort de Scipion l'Africain^{III}. J'ai retenu les principales idées de leur entretien, et je les expose ici en me permettant seulement de les revêtir de mes expressions. Je les fais parler eux-mêmes, pour éviter les répétitions de, *dis-je, dit-il*, et donner plus de vie au discours en mettant, pour ainsi dire, les personnages sous les yeux.

Vous m'avez souvent engagé, Atticus, à écrire sur l'amitié : un tel sujet m'a paru digne à la fois, et de la curiosité publique, et de l'intimité qui nous unit. Je me suis donc sans peine décidé, sur vos exhortations, à faire un ouvrage qui pourra être utile à plusieurs. Dans le *Traité de la Vieillesse* qui vous est adressé, j'ai choisi le vieux Caton pour interlocuteur, parce que personne ne m'a paru plus propre à parler de cet âge, que celui dont la vieillesse avait été si longue et si florissante. De même dans ce livre, d'après l'amitié mémorable qui exista entre P. Scipion et C. Lélius, j'ai cru devoir mettre dans la bouche de ce dernier la dissertation sur l'amitié que Scévola se souvenait de lui avoir entendu faire. Ce genre de discours, ainsi étayé de l'autorité des anciens, quand ce sont des hommes illustres, semble, je ne sais comment, avoir plus de gravité. Moi-même, lorsque je lis mon *Traité de la Vieillesse*, je me fais quelquefois illusion jusqu'à croire que c'est Caton qui parle, et non pas moi. Dans ce livre, un vieillard écrivait sur la vieillesse à un autre vieillard ; dans celui-ci, c'est le plus tendre ami qui écrit sur l'amitié à son ami : là, c'est Caton qui parle, l'homme le plus sage et presque le plus vieux de son temps ; ici, c'est Lélius, également célèbre par sa sagesse et par la gloire de l'amitié, qui raisonne sur l'amitié. Ne pensez plus à moi maintenant pour n'entendre que Lélius.

C. Fannius et Q. Mucius Scévola se rendent chez leur beau-père après la mort de l'Africain ; ils ouvrent le discours ; Lélius continue : leur discussion roule tout entière sur l'amitié. En la lisant, vous allez vous y reconnaître vous-même.

II. — FANNIUS. Oui, sans doute, Lélius : jamais homme ne fut plus grand ni plus vertueux que l'Africain. Mais à présent, n'en doutez pas, tous les regards se portent sur vous ; c'est à vous seul qu'on croit devoir donner le nom de sage. De nos jours, Caton a obtenu ce titre. Nous apprenons que nos pères le donnèrent aussi à L. Attilius ; mais l'un et l'autre le mérita pour une raison différente : Attilius le dut à sa profonde connaissance du droit civil ; Caton, à sa grande expérience, à sa prévoyance admirable, à la fermeté, à l'éloquence qu'il avait souvent fait briller au forum comme dans le sénat : de là vint, dans sa vieillesse, le surnom de sage qu'on s'accoutumait à lui donner. Pour vous, un autre motif encore vous l'a fait obtenir : ce n'est pas seulement à votre caractère et à vos qualités naturelles, c'est aussi à vos études et à vos principes que vous le devez ; et si on vous le donne, ce n'est pas dans le sens du vulgaire, c'est dans celui des gens instruits, et comme il ne convient à aucun homme de la Grèce ; car ceux qui raffinent sur cette matière le

refusent aux sept sages eux-mêmes. À Athènes, un seul homme le mérita, et c'est celui que l'oracle d'Apollon déclara le plus sage. Votre sagesse, à vous, de l'aveu de tout le monde, est celle qui consiste à ne dépendre que de soi, et à s'élever, par la seule vertu, au-dessus de tous les événements humains. On me demande donc, et à Scévola aussi, je pense, de quelle manière vous supportez la mort de l'Africain ; on nous le demande surtout, depuis qu'aux dernières nones, nous étant tous rendus dans les jardins de l'augure D. Brutus³ pour nos conférences ordinaires, vous ne vous y êtes point trouvé, vous qui, à pareil jour, n'aviez jamais manqué de remplir un tel devoir.

— SCEVOLA. Oui, Lélius, beaucoup de gens me font cette demande, comme vous l'a dit Fannius ; et je réponds que vous supportez avec modération, comme j'ai cru m'en apercevoir, la douleur que vous a causée la mort d'un ami aussi cher et d'un personnage aussi illustre ; que vous n'êtes pas assez insensible pour n'en être point affecté ; mais que si vous n'avez pas assisté à notre assemblée des dernières nones, la cause en est au dérangement de votre santé, et non à l'excès de votre affliction.

— LELIUS. Vous avez raison, Scévola. Je n'ai pas dû, pour une perte qui m'est particulière, manquer à un devoir que j'ai toujours rempli avec zèle quand ma santé me l'a permis ; et je ne pense pas que, dans aucun cas, un homme grave doive interrompre ses fonctions. Pour vous, Fannius, lorsque vous dites qu'on m'accorde une gloire à laquelle je ne prétends point, et où je ne puis me reconnaître, c'est l'amitié qui vous fait ainsi parler ; mais il me semble que vous ne rendez pas à Caton toute la justice qu'il mérite. Ou il n'y a jamais eu de sage, comme je le croirais plutôt, ou, s'il en a existé quelqu'un, c'est Caton. Pour ne citer de lui qu'un seul trait, comment supporta-t-il la mort de son fils ? J'avais ouï parler de Paul-Émile ; j'avais vu Gallus ; mais ils n'avaient perdu que des enfants, et Caton avait vu mourir un fils déjà illustre. Gardez-vous donc bien de mettre personne au-dessus de lui, non pas même celui qu'Apollon déclara le plus sage. Si celui-ci est célèbre par ses paroles, Caton l'est par ses actions.

III. Je vous réponds maintenant à tous les deux ; voici ce que vous devez penser de moi. Si je disais que je n'ai pas été affecté de la mort de Scipion, ce serait aux sages à voir jusqu'à quel point je serais digne de leurs éloges ; mais certainement je mentirais. Oui, je suis vivement touché de la perte d'un tel ami, d'un ami comme il n'y en aura jamais, je crois, et comme, j'ose l'assurer, il n'y en a jamais eu. Mais je n'ai besoin des consolations de personne ; j'en trouve assez en moi-même, et la plus grande me vient de ce que je suis exempt d'une erreur qui en tourmente tant d'autres, lorsqu'ils viennent à perdre leurs amis. Je ne pense point que la mort soit un mal pour Scipion : s'il y en a, ce n'est que pour moi. Or, s'affliger de ses propres maux, est amour de soi, et non pas amitié. Qui osera dire que Scipion ait eu à se plaindre de sa destinée ? À moins de désirer l'immortalité, ce qui n'entra jamais dans son esprit, à quoi l'homme peut-il aspirer, où il ne soit parvenu ? Dès son enfance, il fit concevoir de lui, à ses concitoyens, les plus hautes espérances, et il les surpassa ensuite, dans sa jeunesse, par la plus éclatante vertu. Il ne demanda jamais le consulat, et il fut deux fois consul ; d'abord, avant l'âge prescrit⁴, puis en son temps et presque trop tard pour la république. Il vainquit et renversa les deux villes qui étaient les plus dangereuses ennemies de cet empire, et nous délivra par là des guerres présentes et futures. Que dirai-je de ses mœurs si faciles, de sa piété filiale envers sa mère, de sa libéralité à l'égard de ses sœurs, de sa bonté pour les siens, de sa justice envers tous ? Ce sont des choses qui vous sont connues ; et le deuil de ses funérailles a prouvé combien il était cher aux Romains. Eh ! quel plaisir aurait-il eu de vivre quelques années de plus ? Quoique la vieillesse ne soit pas à charge, comme je me souviens que Caton, un an avant sa mort, nous le prouva à Scipion et à moi ; cependant elle éteint cette vigueur dont Scipion jouissait encore. Non, rien n'a manqué ni à sa vie, ni à sa fortune, ni à sa gloire. La promptitude de sa mort⁵ lui en a ôté le sentiment. On ne sait que dire de ce genre de mort ; vous savez ce que le public en soupçonne. Ce qu'il est permis de dire avec vérité, c'est qu'entre les jours les plus beaux et les plus heureux pour Scipion, le plus glorieux, sans doute, a été la veille de sa mort, lorsque les pères conscrits, le peuple romain, les alliés et les peuples du Latium le reconduisirent en triomphe du sénat à sa maison : il semble qu'après ce jour il n'a pu descendre dans les demeures souterraines, et que ce haut degré de gloire était déjà un pas vers les cieux.

IV. En effet, je ne partage nullement l'opinion de ceux qui se sont mis tout récemment à soutenir que l'âme périt avec le corps, et que la mort détruit tout l'homme. J'en crois de préférence le témoignage des anciens et celui de nos pères qui ont rendu aux morts des honneurs religieux ; ce qu'ils n'eussent point fait assurément, s'ils n'avaient été persuadés de l'immortalité de l'âme ; j'en crois ces philosophes qui vécurent autrefois en Italie, et qui éclairèrent la Grande-Grèce^a, aujourd'hui déchue, alors si florissante, de leurs préceptes et de leur doctrine ; j'en crois l'autorité de celui que l'oracle d'Apollon déclara le plus sage des hommes : on ne voyait point Socrate hésiter et varier sur ce point comme sur la plupart des autres ; mais il soutenait constamment que nos âmes sont des substances divines ; qu'en sortant des corps, elles prennent leur essor vers le ciel, et que cet essor est d'autant plus rapide, qu'elles ont été plus justes et plus pures. Scipion pensait de même : peu de jours avant sa mort, comme s'il en avait eu le pressentiment, en présence de Philus^a, de Manilius^a, et de plusieurs autres (vous y étiez aussi venu avec moi, Scévola), il discourt pendant trois jours sur la république ; et il finit par les preuves de l'immortalité de l'âme, telles, disait-il, que le premier Africain les lui avait exposées dans un songe où il lui apparut^a. Or, s'il est vrai que l'âme de l'homme de bien s'échappe plus facilement de la prison et des liens du corps, quelle âme a pris vers les cieux un vol plus rapide que celle de Scipion ? Je craindrais donc, en m'attristant d'un tel événement, de montrer plus d'envie que d'amitié. S'il était vrai, au contraire, que l'âme périt avec le corps, et que tout sentiment s'éteignît pour jamais, la mort ne serait pas plus un mal qu'un bien, et ce serait absolument comme si l'on n'avait point vécu : la vie de Scipion n'en sera pas moins pour nous et pour Rome, tant qu'elle existera, un sujet d'allégresse. Il n'a donc point, je le répète, à se plaindre de sa destinée ; et sa mort n'a été un mal que pour moi, qui aurais dû le premier sortir de la vie, comme j'y étais entré le premier. Toutefois je jouis tant par le souvenir de notre ancienne amitié, que ma vie me semble fortunée, puisque je l'ai passée avec lui : tout a été commun entre nous, les soins domestiques et les affaires publiques ; même maison à Rome, même camp à la guerre ; et ce qui fait surtout la force de l'amitié, nous n'eûmes jamais qu'une même volonté, que les mêmes affections, les mêmes sentiments. Aussi, je vous l'avouerai, je suis beaucoup moins flatté de cette réputation de sagesse dont vient de me parler Fannius, surtout ne la méritant pas, que de l'espoir que notre amitié vivra à jamais dans la mémoire des hommes. Cette pensée est d'autant plus chère à mon cœur, que toute la suite des siècles passés nous offre à peine trois ou quatre exemples d'une véritable amitié. J'espère que, sous ce rapport, l'amitié de Scipion et de Lélius ne sera pas ignorée de la postérité.

— FANNIUS. Ce que vous espérez, Lélius, ne peut manquer d'arriver. Mais puisque vous en êtes sur l'amitié, et que nous en avons le loisir, vous me ferez un extrême plaisir, ainsi qu'à Scévola, je pense, de nous communiquer vos idées et vos principes sur l'amitié, comme vous le faites sur toute autre chose, quand nous vous en prions.

— SCEVOLA. Oui, sans doute, ce sera un extrême plaisir pour moi, et j'allais vous en prier, lorsque Fannius m'a prévenu. Vous ferez donc en cela une chose qui nous sera fort agréable à tous les deux.

V. — LELIUS. Je le ferais sans peine si je m'en sentais les moyens ; car le sujet est beau, et nous en avons le loisir, comme dit Fannius. Mais qui suis-je, moi, et quels sont mes talents ? C'est assez la coutume des savants, et principalement des Grecs, de traiter ainsi sur-le-champ tous les sujets qu'on leur propose. Cette tâche est difficile ; et, pour la remplir, il ne faut pas être médiocrement exercé. Je suis donc d'avis que vous vous adressiez à ceux qui font métier de ces discussions, pour savoir tout ce qu'on peut dire sur l'amitié. Pour moi, je ne puis que vous exhorter à la préférer à tout dans la vie. Rien n'est en effet plus conforme à notre nature, rien n'est plus utile dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Mais je pense d'abord que l'amitié ne peut exister qu'entre les honnêtes gens ; et je n'attache pas à ce dernier mot la signification, juste peut-être, mais sans utilité publique, mais trop rigoureuse, que des esprits subtils lui ont donnée, en avançant que le sage seul était honnête homme. Je veux encore que cela soit vrai ; mais ensuite ils définissent le sage de manière qu'il n'en aurait jamais existé. Nous devons, nous, considérer les choses telles qu'elles sont dans l'usage, dans la vie commune, et non telles qu'on les feint, qu'on les imagine, ou qu'on les désire. Sans doute les Fabricius ; les M. Curius, les Tib. Coruncianus, qui étaient regardés par nos pères comme autant de sages, ne l'auraient jamais été d'après la règle de ces philosophes. Qu'ils gardent pour eux leur définition du

sage, elle est pour nous trop obscure et trop exclusive ; et qu'ils nous accordent que c'étaient là d'honnêtes gens. Mais ils n'en feront rien : ils soutiendront qu'il n'y a d'honnête homme que le sage. Allons donc terre à terre, comme on dit ; et tous ceux qui, dans leurs actions et toute leur conduite, ne montrent que bonne foi, intégrité, justice, générosité, sans mélange de cupidité, de passions honteuses ou violentes, qui sont invariables dans leurs principes comme les Romains que je viens de nommer, honorons-les d'un titre que la voix publique leur donne, et appelons-les honnêtes gens, parce qu'ils suivent, autant que le peuvent les hommes, la meilleure règle pour bien vivre, la nature. Il me semble, en effet, que les hommes sont nés pour vivre en société, et qu'ils doivent être d'autant plus unis, que la nature les rapproche davantage ; que, par conséquent, nous devons plus tenir à nos concitoyens qu'aux étrangers, à nos parents qu'à ceux qui ne le sont pas. L'union entre les parents est donc formée par la nature même¹⁴ ; mais ce n'est pas la plus solide. L'amitié l'emporte sur la parenté, en ce que la bienveillance est essentielle à l'une, et qu'elle n'est pas inséparable de l'autre. Ôtez la bienveillance, la parenté reste, mais l'amitié disparaît. Or, ce qui peut donner surtout une idée de la force de l'amitié, c'est que, dans cette immense société du genre humain, formée par la nature, l'amitié restreint et resserre de telle sorte le cercle de nos sentiments, et cette affection qui nous fut donnée pour l'universalité des hommes, qu'elle la concentre dans deux amis, ou dans un très petit nombre d'amis.

VI. L'amitié n'est autre chose que le parfait accord de deux âmes sur les choses divines et humaines, avec une bienveillance et une affection mutuelles¹⁵. Je la regarde, après la sagesse, comme le plus beau présent que l'homme ait reçu des dieux. Les uns préfèrent les richesses, les autres la bonne santé, ceux-ci le pouvoir, ceux-là les honneurs, et plusieurs les plaisirs. Ce dernier goût est digne de la bête, et les autres choses sont incertaines, périssables, et dépendent moins de nous que du caprice de la fortune. Ceux-là sont les plus sages, qui placent le souverain bien dans la vertu ; mais c'est elle qui fait naître et entretient l'amitié ; car, sans la vertu, il ne peut être d'amitié véritable. Et n'attachons ici au mot de vertu que le sens que nous lui donnons dans l'usage de la vie et dans nos discours, sans la définir par les termes magnifiques de quelques philosophes ; comptons au nombre des gens de bien ceux qui sont regardés comme tels, les Pauls, les Catons, les Gallus, les Scipions, les Philus ; on se contente de semblables gens de bien dans la vie commune ; et ne parlons pas de ceux qu'on ne trouve nulle part. L'amitié entre de tels hommes produit tant d'avantages, qu'il me serait difficile d'en faire l'énumération. D'abord, est-il un homme pour qui vivre soit réellement vivre, comme dit Ennius¹⁶, s'il n'a pas à se reposer quelquefois dans le sein d'un ami ? Quoi de plus doux que d'avoir quelqu'un avec qui l'on puisse s'entretenir comme avec soi-même¹⁷ ? Quelles seraient vos jouissances dans la prospérité, si vous n'aviez personne pour les partager ? et comment supporteriez-vous les maux de l'adversité, si votre ami ne s'en affligeait plus que vous-même ? Enfin tous les autres objets de nos désirs sont presque bornés chacun à leur utilité propre : nous devons aux richesses les commodités de la vie ; au crédit, les respects ; aux honneurs, la louange ; aux plaisirs, la joie ; à la santé, l'absence de la douleur et le libre usage des facultés physiques. L'amitié seule réunit une foule de biens et d'agréments : de quelque côté que vous tourniez vos regards, partout elle se présente à vous ; nulle part elle n'est étrangère, jamais hors de saison, jamais importune ; le feu et l'eau, comme on dit, ne sont pas d'un plus grand usage. Je ne parle pas, dans ce moment, de l'amitié vulgaire ou médiocre, qui a pourtant ses plaisirs et ses avantages, mais de l'amitié vraie et parfaite comme celle d'un petit nombre d'amis illustres. C'est alors surtout que l'amitié ajoute à l'éclat de la prospérité, et diminue, en les partageant, les maux de l'adversité.

VII. Parmi les grands et nombreux avantages que procure l'amitié, le plus précieux sans doute est de faire luire à nos yeux, dans l'avenir, la douce espérance, et de ne pas souffrir que notre courage succombe sous le poids des revers. Avoir un ami, c'est avoir un autre soi-même. L'amitié rapproche les absents, enrichit l'indigence, donne des forces à la faiblesse, et, pour dire quelque chose de plus, elle fait revivre les morts dans le respect, le souvenir et les regrets de leurs amis. Il semble que ce soit une douceur pour celui qui n'est plus ; c'est du moins une gloire pour celui qui survit. Ôtez de la nature ce doux commerce d'affections, plus de famille, plus de cité : les champs même vont rester sans culture. Ce qui fait mieux sentir encore la puissance de l'amitié et de la concorde, c'est l'effet des dissensions domestiques ou civiles. Quelle est la

maison si solide, quel est l'état si bien constitué, que les haines et les querelles intestines ne puissent renverser ? On peut juger par là quels sont les heureux fruits de l'amitié. On dit qu'un savant^[1] d'Agrigente, dans un poème grec rempli d'enthousiasme, nous a fait voir tout ce qui existe dans la nature et dans l'univers entier, ou en repos, ou en mouvement, réuni par la sympathie et séparé par l'antipathie^[2] ; et c'est une vérité reconnue par tous les hommes, et confirmée par l'expérience. Si quelqu'un, en effet, brave les plus grands périls pour son ami, ou veut les partager avec lui, est-il un seul homme qui refuse à ce dévouement son admiration et ses éloges ? Quels applaudissements ne fit-on pas entendre dernièrement à la nouvelle pièce de Pacuvius, mon hôte et mon ami, lorsque le roi ignorant lequel des deux est Oreste, Pylade s'écrie que c'est lui, afin de subir la mort pour son ami ; tandis qu'Oreste, au contraire, soutient, comme il est vrai, que lui seul est Oreste^[3] ? Les spectateurs applaudissaient à une fiction : qu'eussent-ils fait pour une réalité ? La nature manifestait ainsi toute sa force ; car bien des hommes applaudissaient alors comme une belle action dans autrui, ce qu'ils ne seraient pas capables de faire eux-mêmes^[4]. Mais il me semble que j'en ai dit assez pour vous faire connaître ce que je pense sur l'amitié. Si vous en désirez davantage, et je crois en effet qu'il y a encore beaucoup à dire, adressez-vous aux philosophes qui ont l'habitude de ces discussions.

— FANNIUS. Je les ai souvent consultés, et j'ai pris plaisir à leurs réponses ; mais nous aimons mieux vous entendre vous-même ; nous vous prions de suivre le fil de votre discours.

— SCEVOLA. Vous insisterez bien davantage, Fannius, si vous aviez assisté dernièrement, dans les jardins de Scipion, à la discussion qui eut lieu sur la république. Avec quelle chaleur Lélius défendit la justice contre le discours captieux de Philus^[5] !

— FANNIUS. Hé, certes, il n'était pas difficile au plus juste des hommes de plaider la cause de la justice.

— SCEVOLA. Que sera-ce de l'amitié ? cela peut-il être difficile à celui qui s'est acquis la plus grande gloire en la cultivant avec la fidélité, la constance et la probité la plus parfaite ?

— LELIUS. En vérité, c'est me faire violence. Qu'importe, en effet, la manière dont vous me contraignez ? ce n'est pas moins une véritable contrainte. Est-il aisé, serait-il même juste de se refuser aux désirs de deux gendres, qui n'ont d'ailleurs que les plus honorables intentions ?

VIII. Lorsque je réfléchis sur l'amitié, ce qui m'arrive très souvent, une question qui me paraît importante, c'est de savoir si elle doit son origine à la faiblesse et au besoin, et si les hommes n'y ont cherché qu'un commerce réciproque de services, afin de trouver en autrui ce qu'ils ne pourraient avoir par eux-mêmes, et de payer à leur tour ces services par des bienfaits semblables ; ou si, ces bons offices n'étant regardés que comme une suite de l'amitié, elle a réellement une autre origine et plus ancienne, et plus noble, et plus naturelle. Je crois que parmi les raisons qui peuvent faire qu'on se veuille du bien l'un à l'autre, la principale est de s'aimer ; et c'est d'aimer que vient le mot d'*amitié*. Il est bien une amitié feinte, simulée, qu'on cultive pour un temps dans la vue d'obtenir, par elle, quelques avantages ; mais la véritable amitié n'a rien de feint, rien de simulé ; tout en elle est vrai, tout part du cœur. L'amitié me paraît donc avoir plutôt son principe dans la nature que dans notre faiblesse ; elle est plutôt l'effet d'un sentiment d'affection, d'une certaine sympathie, qu'une combinaison d'intérêt. Nous pouvons nous faire une idée de ce qu'elle est par ce qui s'aperçoit aisément dans l'amour passager de certains animaux pour leurs petits, et dans celui qu'ils leur inspirent. C'est ce qu'on voit encore plus clairement dans l'homme, d'abord par cette tendresse qui unit les enfants et leurs parents, et dont le nœud ne peut être rompu que par un crime détestable, ensuite par le sentiment d'affection que nous éprouvons lorsque nous venons à rencontrer un homme dont le caractère et les mœurs nous conviennent, parce qu'il nous semble voir comme reluire en lui la probité et la vertu. Rien n'est, en effet, plus aimable que la vertu ; rien n'attire davantage l'amour des hommes, puisque nous chérissons, en quelque sorte, pour leur vertu et leur probité, ceux même que nous n'avons jamais vus. Pouvons-nous penser, sans un sentiment de bienveillance et d'affection, à C. Fabricius, à M^r. Curius, morts si long-temps avant notre naissance ? Qui ne hait, au contraire, un Tarquin le Superbe, un Sp. Cassius, un Sp. Mélius ? Nous avons eu à disputer l'empire, au sein même de l'Italie, contre deux généraux, Pyrrhus et

Annibal : la probité de l'un nous fait comme une loi de l'estimer, tandis que la cruauté de l'autre le rendra toujours odieux au peuple romain.

IX. Si la probité a un tel ascendant sur nous, qu'elle se fasse aimer même dans ceux que nous n'avons jamais vus, et, ce qui est encore plus fort, dans nos propres ennemis, qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme se sente ému lorsqu'il découvre la bonté et la vertu dans celui dont il peut faire son ami ? L'amitié toutefois se fortifie par les services rendus, par les preuves de zèle, par l'habitude enfin ; et tout cela, joint à ce premier mouvement sympathique, produit une bienveillance admirable et l'attachement le plus profond. Ceux qui prétendent que ce sentiment si pur dérive de notre faiblesse et du désir de trouver dans un ami les ressources qui nous manquent, lui donnent une origine, si j'ose le dire, bien ignoble, puisqu'ils le font naître de l'indigence et de la misère. S'il en était ainsi, plus un homme se sentirait faible, plus il serait propre à l'amitié : ce qui est bien loin d'être vrai. Au contraire, ceux qui sentent le mieux leurs forces, qui, par leur sagesse et leur vertu, trouvent en eux-mêmes toutes leurs ressources, et n'ont besoin de personne, ceux-là excellent à contracter et à cultiver une amitié. Quel besoin avait de moi l'Africain ? Aucun, sans doute, et je n'avais pas plus besoin de lui : mais je l'aimai, parce que j'admira sa vertu ; et il m'aima, par la bonne opinion peut-être qu'il avait de mon caractère. L'habitude augmenta, depuis, cette bienveillance mutuelle. Mais quoique nous ayons trouvé de grands avantages dans notre amitié, ce n'est nullement cet espoir qui la fit naître^{III}. Lorsqu'on est bienfaisant et libéral, ce n'est pas pour qu'on le soit à notre égard ; faire le bien n'est pas prêter à usure, c'est suivre un penchant naturel : ainsi nous cherchons dans l'amitié, non pas l'espérance de quelque profit, mais ce qui vient d'elle-même, l'avantage d'aimer et d'être aimé. Ce n'est pas ainsi que raisonnent ceux qui, comme les bêtes, rapportent tout aux plaisirs des sens^{III} ; et je n'en suis pas étonné. Ces hommes-là ne peuvent rien concevoir d'élevé, de magnifique, de divin, puisqu'ils ont rabaissé toutes leurs pensées à un objet si honteux et si méprisable. Ici donc nous ne devons pas même nous occuper d'eux ; mais pénétrons-nous bien de cette vérité, que c'est la nature qui fait naître le besoin de s'aimer, la bienveillance mutuelle, sur les fondements de la probité. L'homme qui s'est une fois voué au culte de l'amitié, met tous ses soins et toute son application à se rapprocher de celui qu'il a commencé de chérir, à jouir de sa société, à lui inspirer une affection égale à la sienne et il se sent plus de penchant à lui rendre qu'à réclamer des services. Il s'établit ainsi entre eux un combat de générosité. C'est de cette manière que l'amitié procure, en effet, les avantages les plus précieux, quoiqu'elle n'ait pas d'autre origine que la nature même, origine plus noble et plus pure que ne le serait la faiblesse. Si l'intérêt formait le nœud de l'amitié, l'intérêt, venant à changer, ne pourrait manquer de le rompre. Mais la nature ne pouvant changer, la véritable amitié est éternelle. Vous voyez par là quelle est son origine : auriez-vous quelque chose à dire ?

— FANNIUS. Nous vous prions de continuer, Lélius : en répondant pour Scévola, je ne fais qu'user de mon droit d'ainesse.

— SCEVOLA. Vous ne pouviez mieux répondre. Écoutons.

X. — LELIUS. Écoutez donc les réflexions qu'il nous est souvent arrivé, à Scipion et à moi, de faire sur l'amitié. Il disait qu'il était bien difficile qu'elle se soutînt jusqu'à la mort^{III}, soit parce qu'il peut venir un moment où les intérêts se contrarient, soit parce qu'on est divisé d'opinion sur les affaires publiques. Il disait encore que les hommes changent souvent de mœurs, les uns dans l'adversité, les autres dans l'âge avancé ; et il citait pour exemple les enfants, qui presque toujours dépouillent avec la robe prétexte les plus vives affections de leurs premières années ; si même elles se conservent jusqu'à l'adolescence, il suffit alors quelquefois pour les détruire d'une rivalité d'amour, ou d'une concurrence d'intérêts ; et si quelques unes s'étendent plus loin, elles viennent souvent expirer dans la poursuite d'une même dignité. Il disait surtout que le poison le plus funeste à l'amitié, c'est la passion de l'argent dans la plupart des hommes ; et, dans les caractères plus élevés, la rivalité des honneurs et de la gloire : combien de fois n'a-t-on pas vu, à la suite de ces luttes d'ambition, la plus grande haine succéder à la plus grande amitié ! Un autre sujet, ajoutait-il, de ruptures éclatantes, et ordinairement légitimes, c'est qu'il y a des hommes qui exigent de leurs amis des choses contre l'honnêteté, comme d'être les ministres de leur libertinage, ou les complices de leurs injustices.

Quelque bon droit que leurs amis aient de s'y refuser, ils sont accusés par eux de trahir les devoirs de l'amitié. L'homme qui ose demander à son ami toute espèce de services, déclare par là qu'il est capable de se prêter pour lui à quoi que ce puisse être. C'est pour de telles causes qu'on voit souvent s'éteindre les amitiés les plus anciennes, qui souvent même font place à des haines éternelles. Il concluait que l'amitié étant environnée de tant d'écueils, il fallait, pour les éviter, autant de bonheur que de sagesse.

XI. Voyons donc, premièrement, si vous le voulez bien, jusqu'où, doit aller le zèle de l'amitié. Si, par exemple, Coriolan avait des amis, ces amis devaient-ils prendre avec lui les armes contre sa patrie ? Lorsque Viscellinus, lorsque Sp. Mélius, aspirèrent à la royauté, leurs amis devaient-ils seconder leurs desseins ? Nous voyons du moins que lorsque Tib. Gracchus commença à troubler la république, il fut abandonné par Q. Tubéron et par d'autres amis de son âge. Mais C. Blossius de Cumes, l'hôte de votre famille, Scévola, étant venu me solliciter, comme j'assistais les consuls Lénas et Rupilius dans l'instruction de cette affaire, il m'alléguait pour excuse qu'il avait tant d'estime pour Tib. Gracchus, qu'il n'avait pas cru devoir se refuser à rien de ce qu'il voulait. — Vous auriez donc mis le feu au Capitole, s'il l'avait voulu ? — Jamais, dit-il, il n'aurait eu cette pensée. — Mais enfin, s'il l'avait voulu ? — Je lui aurais obéi... Avez-vous entendu ce mot horrible ? Et en effet, il agit en conséquence, et alla même encore plus loin ; car il ne seconda pas seulement l'audace de Tib. Gracchus, il donna lui-même l'exemple de la témérité, et dans ces troubles il figura plutôt comme chef que comme complice. Au milieu de ces idées extravagantes, effrayé des nouvelles informations dirigées contre les factieux, il s'embarqua pour l'Asie, se réfugia chez les ennemis de Rome, et trouva enfin la juste peine de son crime envers la république. L'amitié ne peut excuser en aucune manière le mal qu'on fait pour elle, parce que la vertu étant le fondement de l'amitié, si l'on renonce à l'une, l'autre ne saurait plus subsister. Établir en principe que nous devons accorder à nos amis tout ce qu'ils veulent, et obtenir d'eux tout ce que nous voulons, ne pourrait avoir sans doute de suites fâcheuses, si la vertu réglait tous nos désirs^[12] ; mais nous parlons des amis qui sont devant nos yeux, que nous voyons, ou dont nous connaissons l'histoire, et que l'on trouve dans le commerce ordinaire de la vie. Prenons là nos exemples, et imitons surtout ceux qui approchent le plus de la sagesse. Nos pères nous ont appris l'amitié qui exista entre Émilium Papius et C. Luscinus ; ils furent deux fois collègues dans le consulat, et une fois dans la censure^[13]. Nous savons aussi qu'ils étaient étroitement liés avec M. Curius et Tib. Coruncanius, unis de leur côté par la plus intime amitié. Eh bien ! pouvons-nous soupçonner qu'un seul de ces grands personnages ait exigé de son ami quelque chose de contraire à sa conscience, à ses serments, à la république ? Dire que de pareils hommes l'auraient refusé, me paraît chose superflue, puisqu'ils étaient tous incorruptibles, et qu'il est également criminel de faire ou d'exiger rien de tel. Des citoyens moins sages, C. Carbon et C. Caton^[14] s'obstinèrent à suivre Tib. Gracchus. Pour Caius, son frère, qui est aujourd'hui si ardent, on ne parlait pas encore de lui.

XII. Nous établirons donc, pour première loi de l'amitié, de ne demander et de n'accorder à son ami rien qui soit contraire à l'honneur. Dans toute sorte de fautes, et surtout dans celles contre l'état, c'est une mauvaise excuse, qui n'est nullement recevable, de dire qu'on a voulu servir son ami. Nous en sommes venus à ce point, Fannius et Scévola, que nous devons prévoir de loin les dangers qui menacent la république. On a déjà commencé à s'écarter de la discipline et des coutumes de nos ancêtres. Tib. Gracchus a voulu usurper l'empire, il a régné même pendant quelques mois. Le peuple romain avait-il jamais rien vu, rien entendu dire de semblable ? Je ne puis me rappeler sans verser des larmes, tout ce que depuis sa mort ses parents et ses amis, marchant sur ses traces, ont fait souffrir à P. Scipion. Nous avons supporté C. Carbon comme nous l'avons pu, à cause de la punition récente de Tib. Gracchus. Je crains de me livrer à mes pressentiments sur le tribunat de Caius Gracchus. Le mal gagne de proche en proche ; et quand une fois la corruption s'est fait sentir, ses progrès sont rapides. Vous voyez combien ont été déjà funestes, d'abord la loi de Gabinius sur le scrutin, et, deux ans après, celle de Cassius. Il me semble déjà voir le peuple en division avec le sénat, et les plus grandes affaires livrées au caprice de la multitude ; car beaucoup de gens s'étudieront à faire le mal, et peu à le prévenir. Pourquoi cette digression ? parce qu'on n'entreprend jamais rien de semblable sans avoir des complices. Il faut donc avertir les bons citoyens, que s'ils se trouvaient unis d'amitié avec de tels hommes, ils ne se crussent pas liés au point de ne pouvoir rompre avec des amis coupables de

quelque grand attentat contre la république. Il faut aussi établir des peines qui effraient les méchants, et leur annoncer qu'elles ne seront pas moins sévères contre les complices que contre les chefs. Quel homme parmi les Grecs fut plus illustre, plus puissant que Thémistocle ? Après avoir vaincu les Perses et délivré la Grèce, l'envie l'ayant fait condamner à l'exil, il ne supporta point, comme il l'aurait dû, l'injustice et l'ingratitude de sa patrie. Il fit ce que vingt ans avant lui avait fait à Rome Coriolan. Personne ne voulut partager leur révolte contre la patrie, et tous les deux se donnèrent la mort. Loin donc de couvrir de l'excuse de l'amitié les complices des mauvais citoyens, il faut, au contraire, leur montrer les châtimens qui les attendent, afin que personne ne se croie autorisé à suivre le parti d'un ami qui ferait la guerre à sa patrie. À voir le train que les choses ont commencé de prendre, je n'assurerais pas qu'un tel malheur n'arrivât un jour¹⁵¹ ; et les destinées de la république après ma mort ne m'intéressent pas moins que la situation où elle peut se trouver aujourd'hui.

XIII. Consacrons donc cette première loi de l'amitié, qu'il faut ne demander à nos amis et ne faire pour eux que ce qui est honnête ; mais qu'il faut alors nous conduire avec zèle, sans hésiter, sans attendre qu'ils nous en prient. Emprasons-nous aussi de leur donner librement nos conseils. Un ami qui conseille le bien doit avoir sur son ami une grande autorité : qu'il s'en serve pour l'avertir, non seulement avec franchise, mais même avec force si le cas l'exige. Pour nous, obéissons toujours à des conseils salutaires.

Des hommes, à qui j'apprends que la Grèce donne le nom de sages, ont professé, dit-on¹⁵², des opinions bien étranges. Qu'y a-t-il au reste qui n'ait été l'objet de leurs arguties ? Les uns prétendent, par exemple, qu'on doit éviter les amitiés trop vives, de peur qu'un seul ne soit chargé des sollicitudes de plusieurs ; que chacun a assez et trop peut-être de ses affaires ; qu'il est fâcheux de se trouver trop embarrassé dans celles d'autrui, et qu'il est à propos que les nœuds de l'amitié soient lâches, afin de pouvoir les serrer ou les relâcher davantage à son gré. Le grand point, disent-ils, pour vivre heureux, c'est d'être tranquille ; et comment un homme pourra-t-il l'être, s'il porte seul le fardeau de plusieurs ? D'autres (et leur opinion, que j'ai déjà réfutée en peu de mots, est encore plus déshonorante pour l'humanité) soutiennent qu'on doit chercher dans l'amitié un support, des ressources, et non l'affection, les plaisirs du cœur ; qu'ainsi, moins on se sent de courage et de forces, plus on doit tâcher d'avoir des amis ; et que par cette raison, les secours de l'amitié sont plus désirés par les femmes que par les hommes, par les petits que par les grands, par les pauvres que par les riches. Voilà une belle sagesse ! C'est ôter au monde le soleil, que d'ôter de la vie l'amitié, le plus doux, le plus beau présent-que nous ayons reçu des dieux immortels. Et qu'est-ce que cette tranquillité dont ils parlent ? Au premier abord, elle a quelque chose qui séduit ; mais on s'aperçoit bientôt qu'elle est souvent incompatible avec nos devoirs. Serait-il raisonnable, par exemple, sous prétexte de tranquillité, de ne point entreprendre une chose honnête, ou de l'abandonner après l'avoir entreprise ? Si nous fuyons toute sorte de soins, il faut fuir aussi la vertu, qui nécessairement doit prendre quelque soin de haïr et de combattre les vices, comme la bonté combat la méchanceté ; la continence, le libertinage ; le courage, la pusillanimité : c'est ainsi que vous voyez les hommes justes s'affliger des injustices ; les braves, des lâchetés ; les sages, des dérèglements. Il est impossible qu'une belle âme ne se réjouisse pas du bien et ne s'afflige pas du mal. Si le sage ne peut être exempt de la douleur (et comment le serait-il, à moins d'arracher l'humanité de son cœur ?), pourquoi la crainte de nous exposer à quelques peines nous ferait-elle entièrement bannir de la vie l'amitié ? Quelle différence y a-t-il, si vous ôtez à l'homme le sentiment, je ne dis pas entre l'homme et la brute, mais entre l'homme et une pierre, ou un arbre, ou toute autre chose inanimée ? Il ne faut point s'en rapporter, pour la vertu, à ceux qui veulent qu'elle soit aussi dure que le fer ; elle est, au contraire, en beaucoup d'occasions, et principalement en amitié, tendre et sensible ; elle se dilate, pour ainsi dire, ou se resserre, selon les bons ou les mauvais succès d'un ami. Ainsi, le chagrin que nous cause souvent le sort d'un ami ne doit pas plus nous faire proscrire l'amitié, que les soins et les peines qui accompagnent quelquefois la vertu ne nous empêchent d'y rester fidèles.

XIV. L'amitié venant à se former, comme je l'ai dit plus haut, lorsqu'aux signes qui annoncent la vertu se joint la conformité du caractère et des sentiments, toutes les fois que ces deux choses se rencontrent, l'affection en est la suite nécessaire. Quoi de plus absurde, en effet, que de se complaire dans une foule de

choses vaines, telles que la gloire, les honneurs, les édifices, les habits, la parure, et d'être indifférent à la possession d'un cœur qui puisse vous chérir, et si j'ose ainsi parler, vous rendre amour pour amour ? Rien n'est plus doux que cette réciprocité de bienveillance, de zèle et de services. Si nous ajoutons à cela, ce qui est très vrai, qu'il n'est rien où la sympathie se fasse mieux sentir que dans l'amitié entre les cœurs qui se ressemblent ; nous en concluons infailliblement que les bons s'aiment et se recherchent entre eux, comme s'ils étaient unis par les liens du sang et par la nature. Il n'est point de plus forte et de plus vive attraction que celle qui s'exerce, dans la nature, entre les choses qui se ressemblent. Il est donc bien constant, Fannius et Scévola, qu'il existe nécessairement une bienveillance mutuelle entre les bons ; et c'est là le principe naturel de l'amitié. Mais cette même bonté peut se répandre sur tous les rangs de la société ; car la vertu est douce et humaine ; elle n'est ni égoïste¹⁴⁴, ni orgueilleuse. Elle veille souvent au bonheur et à la défense d'un peuple entier, ce qu'elle ne ferait certainement pas, si elle n'embrassait tous les hommes dans une même affection. Il me semble encore que ceux-là détruisent le nœud le plus aimable de l'amitié, qui la font naître de l'intérêt. Dans un ami, le don de son cœur est le plus flatteur des avantages que son amitié puisse nous procurer, et les autres, lorsqu'ils viennent de cette source, en ont plus d'attraits pour nous. Tant s'en faut que le besoin soit l'origine de l'amitié, que les hommes qui, par leurs richesses, leur crédit, et par la plus sûre des garanties, par leur vertu, ont le moins besoin d'autrui, sont aussi les plus généreux et les plus portés à faire du bien. Je ne sais cependant pas s'il faut que nos amis n'aient aucun besoin de nous. Comment aurais-je fait éclater mon zèle pour Scipion, si jamais, ni dans Rome, ni dans les camps, il n'avait eu besoin de mes conseils et de mes secours ? Vous voyez que l'utilité dont je parle a été l'effet et nullement la cause de notre amitié.

XV. Il ne faudra donc pas écouter ces hommes qui n'ont de pensées que pour la volupté, lorsqu'ils viendront à raisonner sur l'amitié, qu'ils ne connaissent, ni par expérience, ni par principes. Et quel est l'homme, grands dieux ! qui voudrait acheter toutes les richesses et toutes les jouissances possibles, au prix du bonheur d'aimer et d'être aimé ? Telle est la vie des tyrans ; toute affection, toute confiance en est bannie ; tout y est soupçon, inquiétude ; il n'y a nulle place pour l'amitié¹⁴⁵. Quel homme peut aimer, en effet, celui qu'il redoute ou dont il croit être redouté ? Cependant on sauve les dehors, on leur rend des soins tant qu'ils ont la puissance. Quand ils tombent, comme il leur arrive ordinairement, on voit alors combien ils avaient peu d'amis¹⁴⁶. Tarquin, à ce qu'on rapporte, dit qu'il n'avait distingué les faux amis d'avec les véritables, que dans son bannissement, lorsqu'il n'avait plus de grâces à accorder ni aux uns ni aux autres. J'ai peine à croire qu'avec son orgueil insupportable, il ait jamais pu avoir un seul véritable ami. Si un tel homme n'était pas d'un caractère à pouvoir être sincèrement aimé, la situation brillante de certains hommes puissants n'éloigne pas moins d'eux l'amitié fidèle. La fortune n'est pas seulement aveugle elle-même ; bien souvent encore elle rend aveugles ses favoris. Ils sont alors bouffis d'orgueil et d'insolence, et rien au monde n'est plus insupportable qu'un homme sans raison, environné de tout l'éclat de la fortune. Il n'est même pas rare de voir des hommes qui étaient auparavant de mœurs faciles, changés tout à coup par les honneurs, le pouvoir, la prospérité, mépriser leurs anciens amis, et former des liaisons nouvelles. Quelle folie pourtant à des hommes qui, par leur crédit et leurs richesses, pourraient se procurer tant d'avantages, de ne se procurer que ce qu'on a pour de l'argent, des chevaux, des valets, de superbes habits, des meubles précieux, et de ne pas songer à s'acquérir des amis qui sont, pour ainsi parler, le meilleur et le plus beau meuble de la vie ! Lorsqu'on rassemble autour de soi tous les autres biens, on ne sait pour qui on les acquiert, pour qui on travaille. Ces biens-là deviennent souvent la proie du plus fort ; la possession d'un ami, au contraire, est certaine et stable. En supposant même que les présents de la fortune nous restent, la vie ne saurait être agréable, si on la passe dans l'isolement, loin des douceurs de l'amitié. Mais c'est assez parler de tout ce qu'on lui doit.

XVI. Établissons maintenant quelles en sont les bornes, et quelles limites, pour ainsi dire, il faut assigner à son zèle. Je connais là-dessus trois maximes, dont aucune ne me paraît vraie : la première, que nous ne devons être disposés à faire pour nos amis que ce que nous ferions pour nous ; la seconde, que notre bienveillance doit être mesurée sur la leur ; la troisième, qu'il ne faut apprécier un ami que comme il s'apprécie lui-même. Je n'adhère à aucune de ces trois maximes ; et premièrement celle-là n'est pas vraie, qu'on ne doive avoir pour son ami que le même zèle qu'on a pour soi. Combien de choses, en effet, ne

faisons-nous pas pour nos amis, que nous ne ferions point pour nous-mêmes^[18] : comme de prier, de supplier un homme que nous méprisons, de nous élever contre un autre avec plus d'aigreur, d'éclater avec plus de véhémence ? Ces procédés, qui ne seraient pas convenables dans notre propre cause, deviennent généreux dans celle de nos amis. Il est aussi beaucoup d'occasions où un homme libéral abandonne et sacrifie ses intérêts propres pour en faire jouir de préférence son ami. La seconde maxime borne l'amitié à une égale mesure de sentiments et de services. C'est avoir de l'amitié une idée bien petite et bien étroite, que de la réduire ainsi en calcul, par un rapport exact entre ce qu'on donne et ce qu'on reçoit. La vraie amitié me paraît bien plus généreuse et plus magnifique, en n'examinant pas avec cette rigueur si elle rend plus qu'elle n'a reçu. Lorsque l'on donne à son ami, il faut donner à pleines mains, sans craindre de perdre quelque chose, ou d'en faire trop pour un ami. La plus mauvaise de ces trois maximes est la dernière : Qu'il ne faut avoir de ses amis que l'idée qu'ils en ont eux-mêmes. Combien n'en est-il pas, en effet, qui n'ont pas une assez bonne opinion d'eux-mêmes, et dont il convient de relever les espérances ! Il ne serait pas d'un ami de penser comme eux. Tâchons, au contraire, d'obtenir qu'ils rappellent leur courage, et de les faire renaître à de plus douces pensées, à une plus noble confiance.

Il faut donc prescrire d'autres bornes à la véritable amitié ; et j'en parlerai tout à l'heure, après avoir examiné d'abord une autre maxime que Scipion avait coutume de repousser avec indignation. Jamais, selon lui, on n'avait proféré un plus grand blasphème contre l'amitié, que de dire qu'il fallait aimer comme si l'on devait haïr un jour^[19] ; et il ajoutait qu'on ne lui ferait jamais croire que ce mot, comme on le prétendait, fût de Bias, un des sept sages ; que c'était plutôt la maxime d'un homme corrompu ou de quelque ambitieux, qui rapportait tout à son élévation. Qui pourrait, en effet, être l'ami de celui dont il penserait qu'il pourrait un jour être l'ennemi ? Il faudrait aussi désirer que notre ami commît très souvent des fautes, pour avoir plus d'occasions de rompre avec lui ; il faudrait encore s'affliger et être jaloux de ses bonnes actions et de ses succès. Une telle maxime, quel qu'en soit l'auteur, n'est propre qu'à détruire l'amitié. Il valait mieux nous prescrire d'être circonspects dans le choix de nos amis, afin de ne pas nous exposer à aimer quelqu'un qui pourrait un jour mériter notre haine. Il y a plus : Scipion pensait que si nous avions fait un choix malheureux, la sagesse consistait plutôt à supporter un ami tel qu'il était, qu'à penser qu'il pourrait devenir notre ennemi.

XVII. Voici donc dans quelles bornes je renfermerais l'amitié. Entre deux amis, lorsqu'ils sont honnêtes, tout doit être commun sans exception^[20] ; ils ne doivent avoir qu'une même intention, qu'une même volonté ; et si même, par hasard, l'un a besoin du secours de l'autre dans quelque affaire équivoque d'où dépende sa vie ou son honneur, on peut se relâcher un moment de ses principes^[21], à moins que ce ne fût absolument se diffamer soi-même. L'amitié excuse jusqu'à un certain point. Il faut craindre toutefois d'exposer sa réputation ; la bienveillance publique est d'un grand secours dans la gestion des affaires. Mais elle ne doit pas être le prix d'une basse adulation : c'est la vertu qui doit être notre appui ; la bienveillance la suit toujours.

Pour revenir à Scipion, dont je vous répète tous les discours sur l'amitié, il se plaignait souvent de l'inconséquence des hommes, moins soigneux pour l'amitié que pour les autres affaires de la vie. Chacun, ajoutait-il^[22], pourrait vous dire le nombre de ses brebis et de ses chèvres, mais non celui de ses amis ; chacun apporte le plus grand soin dans l'achat de ses troupeaux, et la plus grande négligence dans le choix de ses amis ; on ne s'applique nullement à reconnaître, à de certains signes, quels sont ceux qui sont capables d'une amitié sincère. Notre choix doit tomber sur les hommes solides, fermes, constants ; il y en a peu, et il n'est pas aisé de les connaître sans en avoir fait l'épreuve : or, cette épreuve ne peut se faire que dans l'amitié même. Ainsi la liaison se forme avant que d'avoir pu s'éprouver, et le choix fait, il n'y a plus d'examen. Il est donc prudent de comprimer le premier essor de notre bienveillance, comme on retient la course d'un char avant d'en avoir essayé les chevaux^[23] et de ne nous livrer à l'amitié qu'après avoir éprouvé de quelque manière le caractère de nos amis. Pour découvrir leur faible, souvent le plus mince intérêt pécuniaire suffit ; une somme plus considérable en démasquera d'autres. Mais s'il en est quelques uns qui regardent comme une chose honteuse de préférer l'argent à l'amitié, en trouvera-t-on beaucoup qui la préfèrent aux honneurs, aux magistratures, au commandement des armées, à la puissance, à l'autorité ? Quand ils verront, d'un côté, ces objets éclatants de leur ambition, de l'autre, les droits de l'amitié, croyez-vous qu'ils balancent ? La nature

est trop faible pour résister aux attraits du pouvoir ; et lorsqu'il n'en coûte, pour y atteindre, que de sacrifier ses amis, on se persuade aisément que le succès porte son excuse avec soi. Aussi est-il bien difficile de trouver de vrais amis dans ceux qui se livrent aux affaires publiques, et qui courent la carrière des honneurs. Où trouver celui qui préfère l'élévation de son ami à la sienne propre ? Mais quoi ! sans parler de ces rivalités, combien peu sont capables de partager avec un ami le poids de ses malheurs ! Ennius a dit cependant avec raison :

Quand la fortune change, on voit l'ami fidèle.

Mais il n'en est pas moins vrai que les deux plus grands écueils de la constance, en amitié, sont la prospérité et l'adversité : la plupart nous méprisent lorsqu'il sont heureux, ou nous abandonnent dans nos disgrâces. Il faut donc regarder comme un homme d'une espèce rare et presque divine, l'ami solide qui ne varie point avec la fortune.

XVIII. Le fondement de cette stabilité, de cette constance que nous cherchons dans l'amitié, c'est la confiance : sans elle rien de stable en amitié. Choisissez donc un ami simple, communicatif, qui pense et qui sente comme vous ; tout cela tient à la fidélité. Un esprit tortueux, et qui prend toutes les formes, ne peut être fidèle ; et celui qui n'est pas touché des mêmes choses que vous, qui n'a pas naturellement la même façon de penser que vous, ne saurait être un ami sûr et constant. Il faut ajouter encore que notre ami ne doit, ni se plaire à nous prêter des torts, ni croire à ceux qu'on nous prête : toutes ces choses tiennent beaucoup à cette constance sur laquelle j'insiste. Il est donc vrai, comme je l'ai dit en commençant, que l'amitié ne peut exister qu'entre honnêtes gens ; car il est dans le caractère de l'honnête homme, qu'on peut aussi appeler sage, d'observer ces deux règles en amitié : la première, de n'avoir rien de faux, rien de simulé ; il est plus généreux de haïr à découvert que de masquer ses sentiments ; la seconde, de détruire les inculpations faites à son ami, sans être soi-même soupçonneux et toujours prêt à le croire coupable⁴⁹⁹. Pour achever le portrait, joignez à tout cela une certaine aménité dans les discours et dans les mœurs, qui est le plus doux assaisonnement de l'amitié. La tristesse doit en être bannie, ainsi qu'une continuelle sévérité : c'est là sans doute le propre d'un caractère grave, mais l'amitié doit être facile, indulgente, et toujours plus portée à la douceur et aux prévenances.

XIX On fait ici une question assez captieuse : on demande si nous devons préférer à nos anciens amis les nouveaux, quand ils sont dignes de notre amitié, ainsi que nous avons coutume de préférer les jeunes chevaux aux vieux. Le doute sur une telle question serait indigne d'un homme. L'amitié ne doit pas être, ainsi que beaucoup d'autres choses, sujette à la satiété. La plus ancienne, comme le vin qui supporte bien les années, doit être la plus douce ; et ce vieux proverbe est plein de vérité, qui dit qu'il faut manger ensemble plusieurs boisseaux de sel, avant que l'amitié soit parfaite. Quant aux nouvelles amitiés, il ne faut pas les négliger, si, comme les plantes qui ne trompent jamais, elles font espérer d'heureux fruits ; mais que les anciennes conservent leur rang. Une longue habitude a sur nous beaucoup de force ; et pour revenir aux chevaux dont j'ai parlé tout à l'heure, il n'est personne qui, libre dans son choix, ne se serve plus volontiers de celui qu'il monte d'ordinaire, que d'un autre qu'il n'a jamais essayé. Cette force de l'habitude nous attache non seulement aux animaux, mais encore aux choses inanimées : ainsi nous nous plaisons dans les lieux escarpés et sauvages où nous avons long-temps vécu. Mais un point essentiel en amitié, c'est que la supériorité des rangs disparaisse. Il est souvent des amis d'un ordre élevé, comme l'était Scipion dans notre société. Jamais il n'eut l'air de se préférer à Philus, ou à Mummius, ou à Rupilius, jamais à aucun de nos amis, de quelque rang inférieur qu'il fût. Il respectait le droit d'aînesse dans Q. Maximus, son frère, homme d'un grand mérite, mais qui certes ne le valait pas ; et il voulait que l'éclat de sa gloire rejaillît sur tous les siens. Tel est l'exemple que tout le monde doit suivre. L'homme qui s'élève par sa vertu, par son génie, par sa fortune, doit faire participer les siens à son élévation ; de manière que s'il est né de parents obscurs, si ses proches sont sans crédit et sans biens, il leur fasse part de ses richesses et leur communique son éclat. Voyez les personnages mêmes de la fable : après avoir, dans l'ignorance de leur naissance et de leur race, longtemps vécu dans la servitude, lorsqu'ils viennent à être reconnus et qu'ils se voient les enfants des dieux ou des

rois, ils conservent néanmoins leur tendresse pour les bergers qu'ils ont longtemps regardés comme leurs pères : à plus forte raison doit-on le faire pour ses véritables parents. Les fruits du génie, de la vertu et de toute espèce de supériorité, sont bien plus doux à recueillir lorsqu'on les partage avec les siens.

XX. Si les hommes qui ont quelque prééminence doivent, dans le commerce de l'amitié, se mettre au niveau de leurs inférieurs^[20], ceux-ci, de leur côté, ne doivent pas être fâchés de se voir surpasser par leurs amis, en génie, en fortune, en dignité. Il en est qui ont toujours des plaintes ou des reproches à faire, surtout lorsqu'ils peuvent se vanter de quelque trait d'amitié où ils ont manifesté leur zèle, leur fidélité, leur courage. C'est une espèce de gens bien fâcheux que ceux qui reprochent leurs services. Celui qui les a reçus doit s'en souvenir, et celui qui les a rendus ne pas les rappeler. Il ne suffit donc pas, dans l'amitié, que les grands se rapprochent des petits ; il faut qu'ils les élèvent, pour ainsi dire, jusqu'à eux ; car il y en a qui détruisent le charme de l'amitié par l'idée qu'ils sont méprisés. Cette idée ne s'offre guère qu'à ceux qui n'ont pas une assez bonne opinion d'eux-mêmes : on doit chercher à les en guérir encore plus par des actions que par des paroles. Il faut être utile à vos amis, d'abord selon l'étendue de votre pouvoir ; ensuite, selon les talents et les conditions de ceux que vous aimez et que vous voulez servir. Quelque crédit que vous ayez, vous ne pourrez pas élever tous les vôtres aux premiers honneurs. Scipion put bien faire consul P. Rupilius^[21], mais non pas son frère Lucius. Quand vous pourriez tout pour votre ami, encore faudrait-il consulter ses forces.

L'amitié ne peut être solide que lorsque l'âge et le caractère sont formés. Ceux qu'on chérit dans la jeunesse, parce qu'ils ont, comme nous, le goût de la chasse ou de la paume, ne sont pas toujours nos amis ; car alors nos nourrices et ceux qui ont dirigé notre enfance, par droit d'ancienneté, auraient le plus de part à l'attachement de notre cœur : nous ne devons pas, certes, les négliger ; mais l'affection qu'on leur doit est d'une autre nature. Sans cette attention, il n'y aurait guère de stabilité dans l'amitié. La différence des habitudes produit celle des goûts, et c'est là ce qui rompt les amitiés. La seule cause qui empêche les bons et les méchants de se lier jamais ensemble, c'est la différence de leurs mœurs et de leurs inclinations ; et cette différence est aussi grande qu'elle puisse être. Nous devons encore établir comme un principe en amitié, de ne point nuire à nos amis par un excès d'affection, ainsi qu'il arrive souvent. Pour en revenir à la fable, Néoptolème^[22] ne fût jamais venu à bout de prendre Troie, s'il eût cédé aux larmes de Lycomède, auprès de qui il avait été élevé, et qui s'opposait à son départ. De grands intérêts exigent souvent la séparation de deux amis. Celui qui s'y oppose pour s'épargner les regrets de l'absence, laisse voir sa pusillanimité, sa faiblesse, et se montre par là peu juste en amitié. En toutes choses, il faut considérer, et ce que vous demandez à votre ami, et ce que vous pouvez lui accorder.

XXI. C'est quelquefois comme un malheur nécessaire de renoncer à certains amis ; car je passe maintenant de l'amitié des sages aux liaisons vulgaires. Les vices des hommes dont je parle viennent souvent à éclater ; et que ce soit au préjudice de leurs amis, ou aux dépens des autres, l'infamie en rejait toujours sur ceux qui avaient quelques rapports avec eux. Alors, en cessant peu à peu de se voir, l'amitié s'efface et s'oublie ; il faut, comme je l'ai entendu dire à Caton, plutôt découdre que déchirer, à moins qu'il ne s'agisse d'une action dont la noirceur nous porte à une séparation et à un éclat, qu'il ne serait ni juste, ni honnête, ni possible de différer. Si les mœurs et les inclinations viennent à changer, comme il arrive souvent, ou bien si les divers partis qui existent dans la république nous divisent (je n'entends parler, je le répète, que de l'amitié vulgaire, et non de celle des sages), il faut alors bien prendre garde que l'inimitié ne succède à l'amitié ; car il n'y a rien de plus honteux que d'être en guerre avec celui qui a vécu dans notre intimité. Scipion, vous le savez, rompit, à ma considération, avec Q. Pompée ; d'un autre côté, les différends qui partageaient alors la république le brouillèrent avec Métellus, son collègue et le mien. Dans ces deux circonstances, il agit avec dignité, sans montrer ni aigreur ni ressentiment. Il faut donc d'abord écarter avec soin tout sujet de rupture^[23], et, lorsqu'on ne peut l'éviter, faire en sorte que l'amitié paraisse plutôt éteinte qu'étouffée. Mais prenons garde surtout qu'elle ne se change en une violente inimitié, qui amène toujours avec elle des injures, des querelles, des outrages. Même alors il vaut toujours mieux supporter ces attaques, pour peu qu'elles soient supportables, et par respect pour l'ancienne amitié, se persuader que l'injure est pour celui qui la fait, et non pour celui qui la souffre^[24]. La seule précaution, la seule garantie qu'il y ait contre de tels inconvénients et de

tels malheurs, c'est de ne pas donner trop vite notre affection, et de ne point l'accorder à ceux qui en sont indignes.

Ceux-là méritent notre amitié qui ont en eux-mêmes les moyens de se faire aimer. De tels hommes sont rares, comme toutes les choses excellentes, et il n'est rien de plus difficile que de trouver un objet qui, dans son genre, soit parfait de tout point. Mais il est bien des gens qui ne voient rien de bon dans le monde que ce qui peut leur être avantageux ; et parmi leurs amis, comme parmi leurs bestiaux, ils distinguent et préfèrent ceux dont ils espèrent retirer les plus grands profits. Ainsi ils sont étrangers à cette amitié si naturelle et si noble, qu'on ne recherche que pour elle et à cause d'elle ; et ils ne sauraient éprouver par eux-mêmes quelle est la nature et la force d'une telle amitié. Chacun s'aime soi-même, non par l'espoir de quelque récompense, mais parce que l'amour de nous-mêmes est un sentiment que la nature nous donne. Si le même désintéressement n'existe pas dans l'amitié, il n'y a point de véritable ami ; car notre ami est un autre nous-même. Que si nous voyons tous les animaux, ceux qui peuplent les airs, la terre ou les mers, ceux qui sont devenus domestiques ou qui sont restés sauvages, d'abord s'aimer eux-mêmes (car c'est un instinct qui naît avec l'animal), ensuite désirer et rechercher ceux de leur espèce pour vivre avec eux, et cela par une espèce d'amour qui a quelque ressemblance avec le nôtre : combien plus ce penchant est-il dans la nature de l'homme, qui non seulement s'aime lui-même, mais qui trouve un autre homme, dont l'âme se confond tellement avec la sienne, que de deux elles n'en font presque qu'une seule ?

XXII. Mais une injustice, pour ne pas dire une impudence bien commune parmi les hommes, c'est de vouloir que leurs amis soient tels qu'ils ne sauraient être eux-mêmes, et d'en exiger ce qu'eux-mêmes ne font pas. La raison veut que nous commencions par être hommes de bien, et qu'ensuite nous cherchions qui nous ressemble. Ce n'est qu'entre des hommes vertueux que peut s'établir cette constance en amitié dont nous parlons déjà depuis long-temps : unis par la bienveillance, maîtrisant les passions dont les autres sont esclaves, amis de l'équité et de la justice, ils seront toujours prêts à faire tout l'un pour l'autre, ne se demanderont que des choses justes et honnêtes, et se témoigneront ainsi, non seulement de la déférence et du zèle, mais du respect ; car bannir le respect de l'amitié, c'est lui faire perdre le plus beau de ses ornements. Ceux-là donc sont dans une funeste erreur, qui pensent que l'amitié favorise le libertinage et tous les genres de désordres. Elle nous a été donnée par la nature pour être le support de la vertu et non la complice du vice, afin que la vertu, qui ne pourrait dans l'isolement s'élever aux grandes choses, pût y parvenir avec l'appui d'une telle alliance ; et ceux pour qui cette alliance existe, ou a existé, ou doit exister un jour, la regarderont à juste titre comme la meilleure et la plus heureuse qu'on puisse former pour arriver au souverain bien.

C'est dans cette association, dis-je, qu'on trouve tout ce qui mérite l'amour des hommes, l'honnêteté, la gloire, la tranquillité et la joie de l'âme, tous ces biens qui font le bonheur de la vie, et sans lesquels on ne peut être heureux. Pour parvenir à cette félicité suprême, il faut pratiquer la vertu, sans laquelle nous ne saurions jouir ni de l'amitié, ni d'aucune chose vraiment désirable. Ceux qui négligeront la vertu et croiront néanmoins avoir des amis, reconnaîtront leur erreur au premier jour de l'adversité. Il faut donc (on ne saurait trop le répéter) tâcher de connaître avant d'aimer, et non pas lorsqu'on aime⁽²²⁾ ; et si notre négligence nous est funeste dans bien des choses, c'est surtout dans le choix et dans le commerce de nos amis. Les précautions arrivent alors trop tard, et, comme on dit, nous finissons par où il aurait fallu commencer. Après s'être liés de toute manière, soit par un commerce de tous les jours, soit même par des services, une offense reçue vient tout à coup rompre une amitié dont les nœuds étaient formés depuis long-temps. Une si grande insouciance dans une affaire aussi importante est bien condamnable.

XXIII. En effet, rien au monde n'est reconnu généralement pour utile, que l'amitié. La vertu elle-même est l'objet du dédain de certains hommes qui ne voudraient la faire passer que pour une vaine ostentation, une espèce de charlatanerie. Plusieurs méprisent les richesses et se plaisent dans la médiocrité. Les honneurs qui enflamment les désirs de tant d'autres, combien d'hommes qui les dédaignent et les regardent comme ce qu'il y a de plus futile et de plus frivole sur la terre ! Il en est de même de tout le reste ; ce qui est admirable

pour les uns n'est rien aux yeux des autres. Mais sur le compte de l'amitié il n'y a qu'une voix, qu'une seule opinion : et ceux qui gouvernent les affaires publiques, et ceux qui se livrent à l'étude et aux recherches savantes, et ceux qui bornent leurs soins à leurs intérêts particuliers, tous enfin, ceux même dont le plaisir est la seule occupation, pour peu qu'il leur reste quelque noblesse dans l'âme, tous conviennent que la vie n'est rien sans l'amitié. Elle s'insinue, je ne sais comment, dans tous les états ; elle étend sa douce influence sur toutes les conditions, et ne souffre point qu'on se passe d'elle. Bien plus, s'il existe un homme d'un naturel assez sauvage, assez farouche, pour fuir, pour détester la compagnie des hommes, comme faisait, à ce qu'on dit, un certain Timon d'Athènes, il faudra encore qu'il cherche quelqu'un auprès de qui il puisse exhaler son venin. Cette vérité serait surtout mise dans le plus grand jour, si quelque dieu enlevait un homme du milieu de ses semblables, et le plaçait dans quelque désert, où, lui fournissant en abondance tout ce que la nature peut désirer, il lui refuserait absolument le moyen et l'espérance de voir jamais personne : quelle est l'âme de fer qui pût à ce prix-là supporter la vie, et, dans cette affreuse solitude, trouver encore quelque charme à la jouissance de tous les plaisirs ? Une chose bien vraie, c'est ce que disait souvent Archytas de Tarente, comme je l'ai appris de quelques vieillards à qui d'autres l'avaient rapporté⁽²³⁾ : Que si quelqu'un montait au ciel, que de là il contemplât le spectacle du monde et la beauté des astres, il ne serait que faiblement touché de toutes ces merveilles, qui l'eussent jeté dans le ravissement, s'il eût eu quelqu'un à qui les raconter. Ainsi, la nature de l'homme répugne à la solitude, et semble chercher toujours un support : elle en trouve un bien doux dans l'amitié. Mais tandis que cette même nature manifeste par tant de signes ses volontés, ses désirs, ses besoins, je ne sais par quelle fatalité nous demeurons sourds aux avertissements et aux conseils qu'elle nous donne.

XXIV. Comme l'amitié embrasse tous les détails de la vie, on a souvent des sujets de plainte et de soupçon, qu'il est sage de prévenir, ou de détruire, ou de supporter. La seule occasion où l'on ne doit pas craindre d'offenser un ami, c'est quand il faut lui dire la vérité et parler avec franchise⁽²⁴⁾ ; car il arrive souvent qu'un ami a besoin d'être averti ou réprimandé ; et nous-mêmes nous devons prendre en bonne part ces remontrances, quand on nous les fait par amitié. Mais il n'en est pas moins vrai que, comme le dit mon ami Tércence dans son *Andrienne*⁽²⁵⁾,

« La complaisance flatte, et la vérité blesse. »

La vérité est fâcheuse, sans doute, lorsqu'elle produit la haine, qui est le poison de l'amitié ; mais la complaisance est funeste ; car, en excusant les fautes d'un ami, elle le précipite à sa ruine. Le plus coupable est celui qui méprise la vérité, et se laisse pousser au mal par la flatterie. Nous devons donc mettre notre attention et nos soins à écarter de nos avertissements l'âpreté, et de nos reproches l'injure. Que notre complaisance (pour ne point changer le mot dont Tércence s'est servi) se borne aux égards de la politesse ; mais loin de nous cette flatterie qui favorise le vice, et qui est indigne, je ne dis pas d'un ami, mais d'un homme libre ; car on doit vivre avec son ami autrement qu'avec un tyran. Quant à celui qui repousse la vérité, jusqu'à ne pouvoir l'entendre de la bouche de son ami, il faut désespérer de son salut. Caton, qui nous a laissé tant de sages maximes, prétendait que nous avions souvent plus d'obligation à des ennemis déclarés qu'à des amis trop indulgents, parce que ceux-là nous disent souvent la vérité, et que ceux-ci ne la disent jamais. Il est contre toute raison que les hommes qu'on avertit de leurs fautes, ne ressentent pas la peine qu'ils devraient ressentir, et ressentent précisément celle qu'ils devraient s'épargner. Au lieu d'être fâchés d'avoir mal fait, ils le sont d'être repris. Il faudrait, au contraire, se repentir de la faute qu'on a faite, et s'applaudir de l'avis qu'on reçoit.

XXV. Puisque c'est le propre de la vraie amitié de donner et de recevoir des avis, de les donner avec franchise et sans âpreté, et de les recevoir sans impatience et avec douceur, il suit de là qu'il n'est rien de plus pernicieux en amitié que la flatterie, les manières doucereuses, la complaisance outrée. On ne saurait employer trop d'expressions différentes pour mieux signaler le vice de ces hommes frivoles et artificieux, toujours prêts à dire ce que vous voulez, et jamais à dire la vérité. La dissimulation est funeste en toutes choses, puisqu'elle obscurcit et corrompt l'idée du vrai ; mais elle est surtout contraire à l'amitié : elle détruit

la vérité, sans laquelle l'amitié n'est rien. Tel est le pouvoir de l'amitié, que de plusieurs âmes elle n'en fait, pour ainsi dire, qu'une seule²³ : comment cela se pourra-t-il, si au contraire il n'y a pas même une seule âme dans un seul homme, et si, au lieu d'être toujours le même, il change, il varie, il prend toutes les formes ? Quoi de plus variable, en effet, de plus versatile, qu'une âme qui se plie et se replie comme elle veut, je ne dis pas selon le sentiment, selon la volonté d'un autre, mais à son moindre signe, à son moindre geste ?

*On dit non, je dis non ; on dit oui, je le dis ;
Jamais je ne conteste, et toujours j'applaudis.*

C'est encore Térence qui parle, ou plutôt qui fait parler Gnathon²⁴. Il y a bien de l'imprudence à se lier avec des amis de cette espèce ; mais le caractère de ces Gnathons n'étant point rare parmi des hommes d'une réputation, d'une fortune, d'un rang plus élevé, il est à craindre que leur autorité ne rende leurs adulations encore plus funestes. Avec de l'attention, on distinguera le flatteur du véritable ami²⁵, comme on distingue les choses fardées et artificielles de celles qui sont naturelles et vraies. Une assemblée publique, quoique composée d'hommes sans lumières, juge pourtant la différence qu'il y a entre l'homme populaire, c'est-à-dire l'adulateur du peuple, l'homme frivole, et le citoyen grave et sévère. Par quelles basses flatteries C. Papius ne chercha-t-il pas dernièrement à séduire l'assemblée du peuple, lorsqu'il voulait faire passer sa loi de la réélection des tribuns ? Je m'élevai contre cette proposition. Mais je ne parlerai pas de moi, je parlerai seulement et avec plaisir de Scipion. Quelle gravité, grands dieux ! quelle majesté dans sa harangue ! Vous eussiez dit du chef des Romains et non de leur concitoyen²⁶ ; mais vous y étiez présents, et sa harangue a été publiée. Aussi cette loi, quoique populaire, fut rejetée par les suffrages du peuple même. Et pour en revenir à moi, vous vous souvenez de la loi que voulait faire passer C. Licinius Crassus, sous le consulat de Q. Maximus, frère de Scipion, et de L. Mancinus, et vous n'avez pas oublié combien elle était populaire : elle transportait au peuple la nomination des collègues. De plus, ce Crassus avait donné le premier l'exemple de se tourner vers le peuple en parlant dans le forum²⁷. Cependant la religion des dieux immortels, défendue par nous, l'emporta facilement sur les flatteries de son discours. Je soutins cette lutte pendant ma préture, cinq ans avant mon consulat ; ce ne fut donc pas une autorité imposante qui triompha, mais la vérité.

XXVI. Si donc sur la scène même, et j'appelle ainsi l'assemblée du peuple, où dominant l'illusion et tous les genres de prestiges, la vérité, pour peu qu'elle se montre et qu'elle brille aux yeux, exerce une influence si puissante, quelle force ne doit-elle pas avoir dans l'amitié, qui repose tout entière sur la vérité ? Si votre âme, comme on dit, ne se montre à nu ; si vous ne lisez dans celle de votre ami, plus de confiance, plus de sécurité : vous ne pourrez même jamais aimer ni être aimé, tant qu'il y aura des doutes entre vous et votre ami. Il faut le dire cependant, la flatterie en amitié, quoique pernicieuse, ne peut nuire qu'à celui qui la reçoit et qui s'y livre avec plaisir. Nul ne prête une oreille plus favorable aux flatteurs que celui qui se flatte lui-même avec le plus de complaisance. La vertu s'aime beaucoup elle-même, parce qu'elle se connaît parfaitement, et qu'elle sent combien elle est aimable. Mais je ne veux parler maintenant que de la réputation de vertu. Bien des gens, en effet, cherchent moins à être vertueux qu'à le paraître. Ce sont ceux-là qui aiment la flatterie : lorsque le flatteur, pour leur plaire, leur donne des louanges, ils s'imaginent que ce vain discours est l'éclatant témoignage de leur mérite. L'amitié ne peut donc subsister entre deux hommes, quand l'oreille de l'un est toujours fermée à la vérité, et la bouche de l'autre toujours ouverte pour le mensonge. C'est plutôt la crédulité des soldats fanfarons qui nous fait rire dans les comédies, que les flatteries des parasites.

T'as-tu fait, dis-tu, mille remerciements ?

Il suffisait de répondre : *Oui, mille*. Mais le flatteur dit, *un million* ; car il exagère tout au gré de celui qui l'écoute. Quoique cette flatterie mensongère n'ait de valeur qu'auprès de ceux qui la recherchent et la provoquent, il y a pourtant un conseil à donner aux hommes graves et raisonnables ; c'est de se tenir en garde contre la flatterie adroite et masquée. Un flatteur impudent ne peut tromper qu'un imbécille. Mais on ne saurait assez se prémunir contre les insinuations du flatteur qui se cache et se déguise : il n'est pas toujours facile de découvrir ses ruses. Souvent même il ne vous contredit que pour se ranger ensuite de votre avis ;

il ne combat votre opinion que pour mieux vous flatter, en finissant par rendre les armes, par s'avouer vaincu ; et cette victoire qu'il vous accorde est un moyen de vous faire plus sûrement sa dupe^[26]. Est-il un rôle plus humiliant ? Soyons donc sur nos gardes ; craignons qu'on ne dise de nous, comme dans l'*Épiclérus* :

*Vous avez aujourd'hui bien berné devant moi
Tous ces vieux radoteurs, barbons de comédie.*

Les vieillards crédules et imprévoyants sont en effet les personnages de comédie les plus insensés. Mais nous sommes tombés, je ne sais comment, de l'amitié des honnêtes gens, c'est-à-dire des sages (je prends ce mot dans le sens usuel), aux amitiés superficielles et trompeuses. Revenons enfin à la véritable amitié, et terminons cet entretien.

XXVII. La vertu, la vertu, je le répète, Fannius et Scévola, produit l'amitié et la conserve ; car tout se trouve en elle, sympathie, stabilité, constance. Dès qu'elle se montre dans quelqu'un, dès qu'elle y fait briller ses rayons, et qu'elle les aperçoit et les reconnaît dans un autre, ce sont alors deux êtres qui s'attirent, se rapprochent pour se confondre^[27], et s'enflamment ainsi ou d'amour ou d'amitié ; sentiments qui ne sont que deux différentes manières d'aimer. Or, aimer n'est autre chose que chérir quelqu'un pour lui-même, et sans aucune vue d'intérêt et d'utilité. Cependant cette utilité naît infailliblement de l'amitié même ; on n'y songeait pas, mais elle en est inséparable. C'est ainsi que, dans ma jeunesse, j'aimai des hommes illustres bien plus âgés que moi, L. Paullus, M. Caton, C. Gallus, P. Nasica, Tib. Gracchus^[28], beau-père de mon cher Scipion. L'amitié est encore plus vive entre gens de même âge, tels que nous étions Scipion et moi, et L. Furius, P. Rutilius, Sp. Mummius. Je me complais à mon tour, à présent que je suis vieux, dans l'amitié des jeunes gens, comme dans la vôtre, dans celle de Q. Tubéron, même dans celle de P. Rutilius et d'A. Virginius, dont la société me plaît beaucoup, malgré leur grande jeunesse. Toutefois, puisque la succession des âges est dans l'ordre de la nature, il est bien à désirer de pouvoir passer la vie avec ceux de son âge, et d'arriver, pour ainsi dire, à la borne avec ceux même à qui la barrière a été ouverte en même temps qu'à nous. Mais les choses humaines sont si incertaines, si fragiles ! faisons-nous donc toujours des amis que nous chérissions et qui nous chérissent. Si vous ôtez de la vie la bienveillance et l'affection, vous en bannissez toute la douceur. Scipion, quoiqu'il m'ait été si subitement enlevé, vit encore et vivra toujours pour moi ; car c'est sa vertu que j'aimais, et elle n'a point péri. Et ce n'est pas pour moi seul, qui en ai joui sans cesse, que sa vertu existe encore ; elle passera dans tout son éclat à la postérité. Nul homme ne concevra, n'entreprendra jamais rien de grand sans se proposer Scipion pour modèle, sans avoir son image devant les yeux.

Oui, de tous les biens que j'ai reçus de la nature ou de la fortune, il n'en est aucun que je puisse comparer à l'amitié de Scipion. Par elle, nous n'avons eu qu'un même sentiment sur les intérêts de l'état, qu'un même conseil dans nos affaires domestiques ; par elle, nos loisirs ont été remplis de charmes. Jamais, que je sache, je ne l'offensai dans la moindre chose ; jamais il ne sortit de sa bouche une parole que je n'eusse pas voulu entendre. Nous habitons la même maison, nous vivions à la même table, et jamais on ne nous vit séparés ni à la guerre, ni en voyage, ni à la campagne. Que dirai-je de notre ardeur d'augmenter et d'étendre nos connaissances, de ces études qui, loin des yeux du vulgaire, occupaient tous nos loisirs ? Si le souvenir de tant d'heureux moments avait péri avec lui, il me serait absolument impossible aujourd'hui de supporter la perte d'un si cher et si excellent ami. Mais non, il n'a point péri dans mon esprit, ce souvenir ; il s'y nourrit par la pensée, il y vit plus que jamais. Enfin, quand je l'aurais perdu tout entier, je trouverais encore une grande consolation dans mon âge avancé ; car cette privation ne peut plus être longue pour moi, et le mal qui dure peu, quelque violent qu'il soit, est plus facile à supporter.

Voilà ce que j'avais à vous dire de l'amitié. Je vous exhorte à la mettre au-dessus de tous les liens après la vertu, qui doit avoir le premier rang, et qui est la base de l'amitié même.

Notes :

1. ↑ Consul en 658 avec L. Licinius Crassus.
2. ↑ Espèce de siège en demi-cercle.
3. ↑ D. Junius Brutus, qui fut consul en 615 avec P. Scipion Nasica Sérapion.
4. ↑ P. Furius Philus, consul en 617, avec S. Atilius Serranus.
5. ↑ M'. Manilius, consul en 604, avec L. Marcius Censorinus.
6. ↑ « L'amitié est une parfaite union des cœurs, formée par le mérite et par la vertu, et confirmée par la ressemblance des mœurs. » Sacy.
7. ↑ Empédocle
8. ↑ *Voy. de Finibus*, V, 22, tom. XXIII, p. 464. Lucien dit que les Scythes sacrifiaient à Oreste et à Pylade.
9. ↑ Un des interlocuteurs des dialogues *sur la République*.
10. ↑ Au lieu de l'ancien texte, *Ab iis*, Wetzel propose de lire *Ab his* ; Lallemand, *At ii*, etc.
11. ↑ « L'amitié est le mariage de l'âme, et ce mariage est sujet au divorce. » Voltaire.
12. ↑ J'admettrais volontiers cette conjecture, approuvée de plusieurs savants : « Perfecta quidem sapientia si simus, nihil habeat res vitii. »
13. ↑ Dans le consulat, en 471 et 475 ; dans la censure, en 478.
14. ↑ Petit-fils de Caton le censeur.
15. ↑ Allusion à l'usurpation de César.
16. ↑ Ernesti a bien tort de vouloir lire *immanis*. Nous avons déjà parlé d'*immunis*, tom. II, p. 327 ; tom. III, p. 145. *Munis*, dans l'ancienne langue latine, voulait dire, *qui officiis fungitur*. Il paraît même (*Nonius*, c. I, n. 88) que ce mot se rapportait surtout aux devoirs de l'amitié.
17. ↑ Il est évident que Cicéron, en écrivant ces mots, pensait encore à César ; mais tandis qu'il dogmatisait ainsi avec la sécurité d'un philosophe grec, un mois après la mort du dictateur, le parti du tyran, comme il l'appelait, se fortifiait de jour en jour. Ce parti n'avait sans doute pour chefs que des ambitieux qui voulaient recueillir son héritage ; mais il n'en était pas moins dangereux.
18. ↑ « Il y a bien des choses qu'un honneur délicat vous défendrait pour vous-même, qu'il vous serait permis et honnête de faire pour vos amis. » Madame de Lambert.
19. ↑ Diogène disait : « Quand j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que je lui demande. »
20. ↑ « L'amitié, comme l'amour, ne cherche pas l'égalité, mais elle la fait. » Sacy.
21. ↑ La plupart lisent à tort *Rutilium*.
22. ↑ « Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse ; c'est toujours la faute de l'un des deux ; on ne peut éviter la honte de s'être mépris, et d'avoir à se dédire. » Madame de Lambert.
23. ↑ Act. I, sc. I, vers 41.
24. ↑ Dans *l'Eunuque*, act. II, sc. II, v. 21.
25. ↑ Grévius, Ernesti, Lallemand, Wetzel, ont tort de vouloir supprimer *non comitem* ; Cicéron emploie souvent l'antithèse de *dux* et de *comes*.
26. ↑ « Les louanges du flatteur ne sont utiles qu'à celui qui les donne ; les louanges de l'ami ne sont utiles qu'à celui qui les reçoit. » Sacy
27. ↑ « Nous nous cherchions, et nos noms s'embrassaient avant que de nous connaître... Et quand je me demande d'où vient cette joie, cette aise, ce repos que je sens lorsque je le vois, c'est que c'est lui, c'est que c'est moi. » Montaigne.